

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 22 (1884)
Heft: 49

Artikel: La société américaine
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-188443>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

garde aux creux ni aux cailloux du chemin, convaincue que cette course saccadée mettra fin aux plaintes de bébé. Si celui-ci ne paraît pas vouloir s'accommoder de ce régime, elle lui fourre entré les lèvres une grossière imitation du sein maternel, un mamelon de caoutchouc à l'aide duquel il suce un lait souvent froid, aigre, indigeste ; le tout assaisonné d'un couplet chanté d'une voix fausse :

Le voilà, Nicolas,
Ah ! ah ! ah !

Cependant l'enfant s'irrite davantage, ce n'est pas le biberon qu'il lui faut, ce n'est pas la faim qui le torture, paraît-il... Mais la vigilance de sa grosse compagne n'est guère perspicace ; elle ne cherche pas plus loin, et se borne à varier ainsi sa chanson :

Le voilà, Nicolas,
Ah ! ah ! ah !

De retour à la maison, l'enfant pleure ; la mère le prend dans ses bras, cherche à le consoler et découvre bientôt qu'une épingle maladroitement plantée dans les langes lui déchire la peau !...

Piqué au vif, le petit se souviendra longtemps de la chanson de « Nicolas. »

Et n'avez-vous jamais remarqué, Monsieur le président et Messieurs, au printemps et en automne, où la température exige tant de précautions, ces poussettes exposées aux rayons pernicieux du soleil de mars, ou aux brouillards de novembre, tandis que leurs gardiennes caquetaient avec quelque valet de chambre ou un « cousin » de la campagne ?... De là ces bronchites, ces fluxions de poitrine qui font tant de victimes, de là ces êtres malingres, chétifs, en préparation pour l'impôt militaire.

Ajoutez à cela les secousses que bébé éprouve dans sa poussette sautant de marche en marche dans les escaliers, roulant sur des pentes roides, dans les mauvais sentiers, passant du trottoir sur la chaussée, de la chaussée sur le trottoir, et exerçant ainsi la plus fâcheuse influence sur le cerveau si peu consistant du nouveau-né.

Voilà comme on compromet des vies et des intelligences qui pourraient cependant devenir des forces vives pour la nation. Tel marmot qui geint là dans sa poussette, et auquel on ne prend pas garde, recèle peut-être l'étoffe d'un conseiller d'Etat, d'un colonel fédéral, d'un ambassadeur, d'un homme politique qui, dans vingt-cinq ou trente ans, provoquera la seconde ou troisième révision de la Constitution à laquelle vous travaillez aujourd'hui.

En conséquence, nous vous demandons humblement, Monsieur le président et Messieurs, la création d'un impôt de 100 francs par poussette, seul moyen efficace de ramener parmi nous l'usage rationnel de porter les enfants sur les bras ; c'est la loi de la nature. « C'est la fonction naturelle de la femme, a dit un auteur, de porter son enfant, comme c'est la fonction naturelle de l'oranger de porter des oranges. »

Confiants dans votre haute sagesse, nous vous recommandons les considérations qui précèdent et vous présentons, Monsieur le président et Messieurs, l'hommage de notre dévouement patriotique.

(Signatures.)

Pour copie conforme à l'original, L. M.

La société américaine.

Ce qui contribue à la formation des grandes maisons et des grandes fortunes aux Etats-Unis, c'est qu'un homme, une fois entré dans les affaires, ne s'en retire jamais. On ne voit pas, dans les journaux, d'annonce de vente de fonds après fortune faite. Une fortune n'a jamais de terme pour l'infatigable Yankee. Ce n'est pas seulement l'esprit de gain qui le fait marcher, c'est l'amour du négoce pris en lui-même ; il aime le commerce pour le commerce. La retraite serait pour lui une abdication, une sorte de suicide.

La vie américaine n'offre pas aux gens oisifs les ressources, les distractions qu'ils trouvent dans le monde européen. En Europe, il y a toute une classe de gens qui ne sont jamais entrés dans le commerce, qu'ils regardent comme étant au-dessous d'eux, ou qui en sont sortis après un certain âge. Les premiers se créent des occupations factices avec le sport, la chasse, les plaisirs mondains. Les seconds sont des invalides qui se réunissent entre eux ou se retrouvent au café pour faire la partie de cartes ou de dominos. L'habitude du café n'existe pas aux Etats-Unis, c'est un simple lieu de passage. On s'y arrête pour boire un verre devant le comptoir et l'on continue son chemin. Le négociant qui a déserté son comptoir erre donc comme une âme en peine. La vie de loisir est une rare exception. L'oisiveté, loin d'être une distinction, est une flétrissure.

De là vient ce fait remarquable de la société américaine que la bourgeoisie n'y existe pas. Il n'y a pas de classe intermédiaire ; à proprement parler, il n'y a que des ouvriers, ouvriers sans le sou et ouvriers millionnaires, mais travaillant toujours. Cela est regrettable à un certain point de vue. D'abord, parce que la bourgeoisie est un terme moyen entre deux extrêmes auxquels elle sert de lien. Ensuite, parce que c'est le loisir, le repos qui créent l'amour des arts en détournant l'esprit des préoccupations matérielles. Toutefois, depuis quelques années, le goût des arts en général et de la peinture en particulier s'est cependant développé chez les jeunes Américains d'une façon remarquable.

L'exploit de frère Polycrate.

IV

Il ne faut pas croire, Messieurs, que les moines ignorent les petits agréments de la vie. Le jour de l'arrivée de Monseigneur l'évêque de Lausanne au Dézaley, ils firent bien voir qu'ils connaissent ces mille riens qui peuvent rendre un séjour confortable et attrayant. Ainsi, en entrant dans sa chambre, Julien de la Rovère trouva le plancher dissimulé sous un épais tapis ; sur chaque meuble, des bouquets de fleurs s'épanouissaient dans des vases reluisant comme l'or ; près de la fenêtre entr'ouverte et encadrant le tableau du lac, un escabeau garni de moelleux coussins avait été disposé devant une espèce de guéridon chargé de fruits, de miel et d'un énorme hanap débordant de vin.

Si les moines savent qu'il faut boire frais durant les chaleurs, ils n'ignorent pas combien il est agréable de manger à l'ombre d'une tonnelle, alors que le soleil darde ses brûlantes flèches de lumière.